

Si nos jeunes gens sortent des collèges sans avoir acquis le goût du travail et sans avoir pris la ferme détermination de poursuivre leurs études avec méthode et persévérance ils ne vaudront pas cher comme actif national.

Je le dis à mes jeunes compatriotes qui ont des craintes pour l'avenir, qu'ils sont maîtres de cet avenir s'ils veulent seulement travailler. Pourquoi ne pas dire toute la vérité. Le péché capital de notre jeunesse a été jusqu'ici un laisser-aller, une insouciance déplorable, une absence d'ambition qui les ont rapidement fait glisser sur la pente du *far niente*, disons le mot, de la paresse.

Ils ne semblent avoir de l'énergie que pour l'amusement.

Quelle est la proportion des étudiants de l'heure présente, qui ne donne pas toutes ses soirées au plaisir ou à la flânerie, qui en dehors des matières de ses cours poursuit l'étude des langues vivantes, de l'histoire, de la littérature ?

M. Arnould nous disait l'autre jour à l'Université Laval que sur 500 étudiants inscrits, un seul avait suivi ses cours de littérature durant l'année.

Le jeune homme, à Montréal, qui parle sa langue avec pureté et élégance, qui possède bien l'anglais et qui approfondit les matières que lui enseigne l'Université, peut ambitionner légitimement d'arriver aux plus hauts emplois s'il a en même temps de la tenue morale et physique.

Je voudrais que nos jeunes gens, au moment de quitter le collège,

prissent solennellement l'engagement de donner au moins trois soirs par semaine, durant leur cléricature à la continuation de leurs études classiques.

Ils acquerraient ainsi le goût du travail, du travail sérieux et méthodique.

Leurs études développeraient chez eux plus sûrement l'esprit public, c'est-à-dire le sens de leur responsabilité civique et leur caractère en sortirait mieux trempé pour les luttes de la vie.

Que nos jeunes gens travaillent avec ardeur et nous n'aurons aucune crainte pour l'avenir de la race française dans la Confédération canadienne.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. L. A. DAVID, Avocat

**A l'Hôtel Place Viger, le 24
juin 1907**

Monsieur le président,

Mesdames, Messieurs,

O CANADA terre de nos aïeux
Ton front est ceint de fleurons glorieux
Car ton bras sait porter l'épée
Il sait porter la croix,
Ton histoire est une épopée
Des plus brillants exploits
Et ta valeur de foi trempée
Protègera nos foyers et nos droits.

Terre du Canada, terre de héros, le voyageur distrait emporté par la vague commerciale, qui partout où elle passe